

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 31

Artikel: Voyage d'agrément
Autor: Mansvic, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LA SOURCE BLEUE

LE nom du Lac Damp Waulthier, que déverse le Doubs (St-Point actuel), apparaît à l'occasion dans les annales du Pays de Vaud. Romainmôtier y patronna un prieuré sur la rive occidentale ; le Lieu Poncet eut des droits sur la pointe sud du lac, où s'élevait la puissante abbaye de Ste-Marie. Tout ce qui concerne ce joli coin de terre ne saurait donc laisser les Vaudois indifférents.

Or, à une heure de marche de l'emplacement de Ste-Marie, non loin de Malbuisson, un étang d'une teinte spéciale attire les regards. C'est la Source Bleue.

Une antique tradition s'y rapporte : la fiancée du paladin Roland, Aude de Bourgogne, aurait tant pleuré en ce lieu, que ses yeux pervenche fondirent, donnant à l'eau sa couleur remarquable.

M. H. Cordier, le folkloriste comtois bien connu, a transcrit la légende en question dans l'opuscule intitulé « Au Pays des Sapins », IV, page 14 (Pontarlier, 1925).

La pièce de vers ci-dessous, genre ballade, s'en est inspirée.

LA SOERSA BLUVA

(Patois du Chenit).

Særd' èirè la complaiänta
De la ball' è bré blian
Qu'anna lou fié Roland.
Særd' èirè la complaiänta ;
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

L'èpaiye môcrèyainta
A rêhliamâ lou sang
Daou pe tché dèz amants.
L'èpaiye môcrèyainta ;
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

Oda s'ain fu doläinta
Pè lè bôn, pè lè tsan.
Prèi daou lavoué² soran,³
Oda s'ain fu doläinta.
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

Tan le pliaurè, dèmaïnta,
Qu'aou golié fond' a blian
Lèz uè qu'anna Roland.
Tan le pliaurè, dèmaïnta ;
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

Bluv' est l'èigue trainbliäinta,
Daï qu'an collâ to plian⁴
Lèz uè d'Od' è bré blian.
Bluv' est l'èigue trainbliäinta ;
O ! la le ri le ran ;
O ! la le ri le ran.

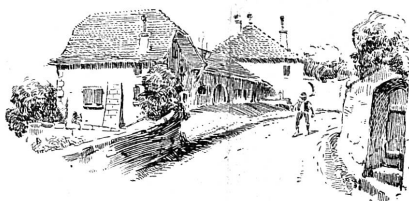
A. P.

¹ Reconstitution, en vue d'éviter la dissonance de môcrèyainta.

² Petite pièce d'eau. Le lac de Joux était parfois qualifié de « Gran Lavoué », le lac Brenet de « Piti Lavoué ».

³ Désert, abandonné. Terme peu usité à la Vallée, qui hésite entre « soran » et « sorè ».

⁴ Tout doucement.



LE BOURRU

MARC doit être né une nuit de lune rousse ou sous l'influence de nos célèbres saints de glace, sinon une fée grincheuse et grimaçante s'est penchée sur son berceau et lui a servi de marraine. Les grâces de l'enfance, qui s'attachent même aux plus déshérités, n'ont fait que l'effleurier ; la camaraderie de l'école n'a pu vaincre sa maussaderie innée : taquineries amicales, agacements joyeux, entraînements enthousiastes, pas plus que reproches, bouderies, houspillées, n'ont eu d'influence sensible, d'autre effet immédiat que celui d'une éclaircie fugace dans un ciel de brumes tenaces.

On se demande comment Marc a pu devenir amoureux ; on se représente mal son attitude de soupirant, la tête qu'il devait faire en plein aveu ; on le voit plutôt en conquérant, car il a du caractère, s'imposant par sa taille, par sa voix, par sa volonté. Lui, roucouler, chanter le cantique de l'amour, moduler des riens bénis ! Allons donc, un hibou se serait plus facilement transformé en rossignol. Il faut croire qu'il y a des effluves cachés qui échappent à nos perceptions bornées et des mystères que notre sagesse ne saurait pénétrer.

Marc a trouvé femme. Il est père, et ses deux fils peuvent voler de leurs propres ailes. L'âge l'a un peu alourdi et il est plus que jamais le bourru impénitent qui se hérisse au contact de son prochain. Avec son nez en pied de marmite, ses lèvres aux coins hargneux, sa moustache aux poils raides, ses yeux perçants comme des vrilles, son front bas, il a un peu l'aspect d'un bouledogue toujours méfiant et prêt à gronder. Le cap de la cinquantaine franchi, son humeur rébarbative s'est encore accentuée et il martelle son existence de coups de boutoir adressés à tous. Il n'épargne pas les siens, au contraire ; sa femme et ses fils sont les premières victimes de ses bourrades et de ses grognements ; ils s'y sont habitués comme à une nécessité, sentant bien ce qui se cache sous ses dehors hérisssés.

A son tempérament ombrageux est venue s'ajouter une sorte d'hypocondrie entretenue par un estomac fatigué, un intestin paresseux et un excédent de bile, si bien que les mets les plus délicats, les plus propres à flatter son palais de gourmet, parviennent à peine à faire passer une ombre de satisfaction sur son visage renfrogné. De même, les propos les plus gais, les plus spirituels, le mots éclatants de bonne humeur, impuissants à dilater sa rate, obtiennent-ils tout au plus, dans les meilleurs jours, une esquisse de sourire qui ressemble plutôt à une grimace. Il est gelé, pétrifié dans son attitude revêche ; il ne possède qu'une rate atrophiée dont la dilatation est une souffrance. Il n'est pas d'un abord agréable, oh ! non ; à certaines heures, on ne le toucherait pas avec des pincettes. Il a toujours l'air

de se défendre d'une attaque ; il se hérisse, grommelle, force sa voix à la brusquerie... Et pour quoi ?

J'ai fini par le découvrir : au fond, c'est un sensible qui a peur d'être faible, d'être dupe de sa sensibilité. Il a la pudeur de son moi intime et il le défend avec d'autant plus d'apreté qu'il le croit menacé : son humeur bourrue est sa cuirasse. Il craint les surprises des émotions et les masque en redoublant son acrimonie. Derrière la façade ingrate, il y a un être au cœur généreux et timide. Demandez-le donc à sa femme, demandez-le à la nièce qu'il vient de recueillir, dont les dix-huit ans n'ont pas été longs à battre en brèche sa muraille d'insensibilité.

A. Gaillard.

VOYAGE D'AGREMENT

SYLVAIN MONOD n'avait jamais voyagé. Il résolut, l'an dernier, d'employer ses vacances à un voyage aux Etats-Unis. Il fit ses préparatifs, prit son billet, retint sa place et, l'âme en paix, attendit le moment de partir.

Mais, l'avant-veille, rencontrant à l'apéritif son ami Chamond, il commit l'imprudence de lui confier ses projets.

— Veinard ! s'écria-t-il avec envie, tu ne te refuses rien. Moi, je suis cloué ici par les affaires et je ne sais même pas si je pourrai aller à Dieppe pour huit jours.

Mais, au fait, mon vieux, puisque tu vas à New-York, tu serais bien gentil de me rendre un petit service. Figure-toi, j'ai un ami qui s'est fixé dans ces parages-là et il y a un temps infini que j'attends une occasion pour lui faire parvenir un petit cadeau. Ça m'ennuie de le confier à la poste. Toi, ça ne te dérangera pas beaucoup de le lui remettre en mains propres et tu m'éviteras des histoires avec la douane.

Monod n'osa pas refuser le service qu'on lui demandait.

Le soir même, il trouva chez lui une paire de boutons de manchettes en or, accompagnée d'un mot pour le destinataire.

Le voyageur contempla cette lettre avec satisfaction. Il se disait : grâce à cela, je vais trouver une relation dans ce pays, où je ne connais personne. Cet avantage vaut bien une complaisance.

Le lendemain matin, sortant de chez lui, il rencontra Cagiby, un vieux camarade, qui lui dit avec volubilité :

— J'allais chez vous, mon cher ; je venais vous demander un énorme service. Ça ne vous coûtera rien, rassurez-vous ; il paraît que vous allez aux Etats-Unis, veinard. Je voudrais bien pouvoir en faire autant, mais mon emploi me retient ici. Voici ce dont il s'agit.

Vous n'ignorez pas que la plupart des objets importés d'Europe doivent acquitter là-bas des droits absolument prohibitifs. Le seul moyen d'y échapper est de faire apporter ces objets comme objets personnels. Mon frère habite Chicago. Il a absolument besoin de quelques instruments agricoles que je lui adresse dans une caisse. On va vous l'apporter. Vous pourrez la faire déposer dans la cale avec vos malles, cela ne vous occasionnera aucun dérangement. Bon voyage, cher ami, et merci !

Cagiby avait disparu avant que Monod ait eu le temps de refuser.

En fait d'instruments agricoles, la caisse en question contenait une charrue.

En se rendant à son bureau, Monod rencontra successivement sept de ses amis qui, tous, le supplièrent de vouloir bien se charger de quelque mission pour leurs relations d'outremer. Monod eut beau s'en défendre, chacun affirma qu'il comptait sur son obligeance et que la bagatelle ne l'embarrasserait guère.

Et toute la journée, ce fut un incessant défilé de facteurs, de commissionnaires, de chasseurs de café, de triporteurs, de voitures à bras, déversant chez l'infortuné Monod un redoutable amoncellement de colis.

En vain, il couvrait d'or sa concierge pour qu'elle refusât tous les colis, prétextant qu'il était parti la veille. Rien n'y fit. La marée montait et ne cessait de déferler inlassablement, le formidable tas de colis grossissait toujours.

Enfin l'heure du départ arriva.

Ce fut une imposante cérémonie dont les habitants de la rue Vent-Debout ont conservé l'impréssable souvenir.

On eût dit le cortège de la reine des reines ou le démantèlement des stocks de l'armée américaine. Deux vastes voitures de démantèlement ouvraient la marche, suivies d'une équipe de vigoureux portefaix chargés de débarrasser les camions bourrés à éclater.

Comme des fourmis diligentes, les porteurs se déployèrent en longues files, roulant sans relâche leurs petits chariots. Enfin, on remit à Monod une liasse de bulletins aussi épaisse que le volume de l'Indicateur et on l'invita à verser la somme de quatre mille sept cent soixante et onze francs pour excédent de bagages. Cette somme, jointe aux copieux et innombrables pourboires dont Sylvain n'avait cessé depuis la veille de graisser une multitude de pattes calleuses, commençait à former un joli total. Au Havre, Monod se hissa à bord du transatlantique et là, rêveusement accoudé à la lisse, il surveilla nonchalamment l'embarquement de son excédent de bagages.

La traversée se passa sans encombre.

A New-York, Monod descendit à terre et attendit que ses colis fussent rassemblés.

Devant leur pyramide imposante, les douaniers les plus chevronnés pâlirent d'effroi. On dut, pour procéder à la visite, mobiliser une équipe spéciale assistée de charpentiers et de mécaniciens chargés d'ouvrir les caisses.

Le résultat fut désastreux.

Il fut prouvé surabondamment, par leur contenu, que Monod était un contrebandier, qu'il avait menti en s'attribuant la qualité de touriste et les trois quarts des colis furent confisqués.

Il s'agissait, à présent, de distribuer les autres colis à leurs destinataires.

Trente-cinq paquets furent confiés à la poste, autant déposés dans diverses gares. Un certain nombre de ces objets se perdirent et, par suite, leurs expéditeurs conçurent des doutes sur l'honnêteté de Monod.

Depuis son retour, il passe son temps au Palais de justice, où l'appellent plusieurs procès en abus de confiance. Tous ses amis lui tournent le dos et il est perdu de réputation.

Henri Mansvic.

PORTE-BONHEUR

PARMI les annonces commerciales d'un journal français, j'en ai trouvé une, me paraissant intéressante pour les personnes qui cherchent le bonheur à bon marché : « Corde de pendu, authentique, à fr. 25 le fil. »

On dit que la corde d'un pendu porte fortune; sous-entendu, pour celui qui s'est mis à en faire le commerce ! Par les temps de crise et aussi par les temps sans crise tout peut servir à gagner de l'argent : il y a ceux qui travaillent honnêtement ; il y a ceux qui vendent des choses utiles et aussi des choses inutiles ; il y a ceux qui font le commerce de corde de pendu et ceux qui gagnent de l'argent malhonnêtement.

Chaque commerce court ses risques ; même celui de vendeur de corde de pendu présente quelques dangers. Avant tout, pour garantir l'authenticité de cette fameuse corde, il faudrait le témoignage du pendu qui, pauvre lui, n'est plus à même de déclarer que c'est vraiment cette corde-là qui a lui servi pour passer de vie à trépas. Et puis, aujourd'hui, les gens superstitieux préfèrent un porte-bonheur qui ne coûte rien : un trèfle à quatre, un fer à cheval, un centime roumain, etc. Les personnes intelligentes apprenant qu'il faut déboursier fr. 25 pour un bout de corde, préfèrent renoncer au porte-bonheur ; elles font probablement le simple raisonnement suivant : Si la corde de pendu portait réellement bonheur, celui qui en possède une entière devrait avoir tant de chance qu'il ne serait plus obligé d'aller par le monde pour chercher à vendre sa corde bout par bout, pour gagner sa vie. Il est vrai que si chacun faisait ce raisonnement, le commerce de porte-bonheur et les marchands de fétiches auraient fait fiasco depuis des siècles ; cependant...

Mauvais renseignements ! — Le docteur. — Vous n'avez donc pas confiance en ce remède ?

Le patient. — Non, pas du tout.

Le docteur. — S'il ne vous réussit pas, c'est peut-être que vous ne suivez pas les prescriptions de l'étiquette.

Le patient. — Au contraire, elles recommandent de tenir la fiole hermétiquement bouchée.



PREMIER AOUT

CN a sorti le grand drapeau à la large croix blanche, un peu déteint vers les bords, et à coups de ficelles, on l'a fixé sur la barrière du balcon. Pendant quelques minutes, il claquait, enlevé par le vent... puis il profite d'un moment où l'on tourne le dos pour s'enrouler très serré, autout de sa hampe cloutée d'or !

Lentement, les couleurs fédérales envahissent le pays, c'est leur jour ! Qu'on soit un respectable monsieur retraité, une demoiselle vive à robe claire ou une dame à l'aspect sévère, on a accepté, avec un bon sourire les offres un peu gauches des petites filles enrubannées autant que leurs corbeilles ! Ces braves petites, elles ne se rendent pas exactement compte en faveur de quoi elles poursuivent cette collecte. Par curiosité, j'en ai questionné une :

— Alors, ma petite, c'est pourquoi qu'on t'achète ces belles cocardes ?

Elle a regardé son amie qui l'accompagnait et elles se sont mises à rire. Elle avait mal compris. (La question était d'ailleurs mal posée). Alors après un moment, quand elle vit que je ne plaisantais pas, elle s'est avancée d'un pas et me montrant la place :

— Vous ne savez pas, monsieur, mais c'est pour mettre là !!!

Ce fut à mon tour de rire !

— Mais oui, je sais bien ! Ce n'est pas ça que je voulais te demander !

— Quoi, alors ?

— Eh ! bien, cet argent que tu mets dans ta petite corbeille, c'est pour qui ?

— Ah ! Ben j'ai compris maintenant ! Mais l'argent c'était pour monsieur Jayet !...

Et elle est partie au-devant d'un monsieur qui, lui, sût tout de suite que ça se mettait là et que l'argent c'était pour monsieur Jayet !...

Dans un de nos villages, quelque part, au milieu des vignes et des blés, où il fait bon saluer la patrie dans le vent frais du soir, le premier août se trouve être à la fois la fête fédérale et la fête... du régent ! Mettez-vous un peu à la place des petits gosses qui voient leur régent se

démener, faire chanter des chants, être félicité et remercier tout ensemble, montrer cette figure souriant des anniversaires ! La patrie, le Grütli, c'est quelque chose de tellement difficile, de si imprécis... que quand on leur demande :

— Tu sais pourquoi on a fait ce gros feu, on allume les flambeaux, on voit ces fusées ?...

...Il ne faut pas s'étonner de leur réponse :

— Oui, m'sieur !

— Alors, dis-moi vite !

(Ils se tournent, un peu gênés et disent, tout doucement, comme honteux...)

— C'est parce que c'est la fête au régent !

Benj. Guex.

RETOUR AUX CHAMPS

EUGENE Rambert raconte ainsi le retour aux champs de son père, qui était régent et qui avait parcouru honorablement la carrière de l'enseignement primaire. On lira avec plaisir ces beaux vers et on en retiendra les excellentes pensées :

*Mais la vertu du sang demeure la plus grande
Et la branche jamais ne tombe loin du tronc.
Toujours un amandier germe dans une amande
Le gland produit le chêne et le jonc naît du jonc.
Pour les hommes aussi c'est la règle suprême :
Jeune, on fait sa carrière et l'on se croit changé ;
Puis on découvre un jour qu'on est resté le même :
On est encor Gros-Jean, sauf qu'on est plus âgé.*

*Mon père, le premier, en fit l'expérience.
Lorsque pendant vingt ans, sans trêve ni repos
Il eut autour de lui serré bonne science,
Se sentant jeune encore, et robuste et dispos
Il lui prit un désir immense, irrésistible,
De retourner aux champs, à la bêche, au fossier
De remuer la terre et la passer au crible.
De fouler la vendange et charger le pressoir.
Parfois, en expliquant un devoir à l'élève,
Ou, le thème fini, tout en le corrigeant,
Devant ses yeux troublés, il passait comme un rêve,
Rêve du vigneron caché sous le régent.*

*Voir les sarments pleurer lorsque la sève monte,
Respirer le parfum de leurs grappes en fleurs,
Des promesses de l'an cent fois faire le compte
Appeler de ses vœux la pluie ou les chaleurs,
Interroger le ciel, et, la saison venue,
De ce qui pend au cep savoir se contenter,
Travailler au grand air, en sabots, tête nue,
Fossoyer, effeuiller, arracher, replanter,
Tourner et retourner dans le cercle rustique.
Etre reconnaissant du ciel gris, du ciel bleu,
Avoir entre les dents un refrain de cantique
Qu'en bécotant on fredonne à la gloire de Dieu ;
Voilà, voilà la vie heureuse et salubre,
Ainsi que la nature uniforme en son cours,
Le paisible idéal, l'idylle héréditaire
Que mon père longtemps rêva pour ses vieux jours.*

*Béni soit le Seigneur, maître des destinées !...
O père vénéré, ton vœu s'est accompli.
Tu n'avais point plié sous le faix des années.
Quand, la bêche à la main, ta vieillesse a fleuri.
La terre à labourer ne te fut point trop dure,
Ce fut ta récompense et ton dernier bonheur
Qu'aux ceps que tu plantas tu vis la grappe mûre...
Au nom de tes enfants, béni soit le Seigneur !*

LE MOIS DES PÊCHES

NOUS voici dans le mois des pêches, qu'un jardinier de nos amis appelait la rose des fruits ; effectivement, c'est presque une fleur que ce fruit à la peau veloutée, dont les marbrures de pourpre se fondent si délicatement avec son coloris d'un blanc légèrement verdâtre ; comme la fleur aussi on la détache à regret du rameau où elle a vécu, car, si agréablement qu'elle se présente sur l'assiette, l'effet est bien autrement saisissant quand on l'admire, à demi voilée, dans le feuillage, dont la solide tonalité lui sert d'encadrement ; elle a encore son parfum, parfum fugace, mais très appréciable ; enfin, ce qui achève de lui assurer la souveraineté dans son ordre ; production charmante, elle est encore une des plus délicieuses que la culture nous ait assurées.

Le pêcher est une conquête romaine ; les Grecs ne le connurent qu'après son acclimatation chez leurs vainqueurs ; le grand pomologiste André Leroy en fixe la date après la mort d'Auguste, l'an 14 de l'ère chrétienne. Il semblerait que les progrès qui se rattachent aux paisibles